

SOCIETE DES AMIS DU VIEUX REVEST ET DU VAL D'ARDENE

Sommaire :

- » Lettre d'un Revestois.
- » A propos des fours à cade.
- » La sève des arbres et son utilisation.
- » Un métier : calfat.
- » Pégoulières ou fours à poix.
- » Les fours à chaux.
- » Le Var en 1805.
- » Nos essais.



Un ancien four à chaux au Grand Cap

Président fondateur : CHARLES AUDE

Bulletin n°42 – Novembre 2005

Président en exercice: CALDANI Claude

Mairie – Place Jean Jaurès

83200 – Le Revest les Eaux

LETTRE D'UN REVESTOIS

Je suis le petit-fils de SIMONETTI Pascal, ancien Maire du Revest, de 1945 à 1959.

Avec mon arrière grand-mère CHAIX et ma grand-mère maternelle, je suis de la famille SAUVAIRE Alphonse, VIDAL Julien et MEIFFRET Hilaire.

J'ai été conçu dans l'ancienne Mairie. Hélas, je ne suis pas né de suite au Revest. Je suis allé naître, le 22 juin 1931, vers 14 heures, à la clinique Malartic, à 8 km plus bas ! Oh, dommage pour moi. Mais moi je me dis revestois !

J'ai passé les plus belles années de mon enfance au Revest, et ma première jeunesse. Je suis parti du Revest le soir du 14 janvier 1952, avec mon ami, Emile AUDE, pour le C.F.M. Hourtin.

Pendant mon service militaire, presque tous les soirs, je montais au Revest chez mes grands-parents. En ce temps là, j'avais encore tantes et oncles et j'étais très attaché à ceux qui m'entouraient et à mon village.

Tout en restant humbles et modestes, les Revestois peuvent avoir un brin de fierté pour leur village qui reste toujours Le Revest, avec son passé et ses vestiges : les restes des murs de son rempart, la montée des escaliers qui part de la porte qui nous reste, en longeant le mur de gauche, pour arriver à la Tour. Pour moi cela a une valeur inestimable : ces jolies maisons, ces petites places, ces coins de rue où l'on trouve accrochés aux pierres ces lilas d'Espagne qui profitent de ce beau soleil, et surtout la vie des rues avec des jolis minets qui font quelquefois des bêtises. Mais on leur pardonne car ce sont les chats du Revest !

J'en suis sûr, le contact quotidien de la Terre gardera Le Revest sans trop de maisons modernes et son blason à six étoiles brillera toujours.

Bien sûr, depuis le décès de mes grands-parents, de mon oncle Gaétan et de mes dernières tantes, je monte moins souvent au Revest, mais je ne l'oublie pas.

Mon neveu, le fils de ma pauvre sœur Jacqueline, Michel AUGIER, s'intéresse beaucoup à l'histoire du Revest. Il m'a offert les livres :

- Louis CAMOLLI agent secret,
- Le Revest Les Eaux et son siècle des Lumières.

Egalement, je présente mes bons vœux à la Maison du tourisme.

Bien sincèrement à vous tous,

Jacques

Dans un autre courrier, Monsieur Jacques LECLERC, nous écrit qu'il a « une pensée particulière pour Monsieur Charles AUDE, toujours par la pensée parmi nous, et pour son travail qu'il nous a laissé sur l'histoire de son village »

À PROPOS DES FOURS À CADE

Dans le numéro 11 de mai 1989, le Docteur Laurent PORTE avait publié un article sur les fours à cade, illustré de deux croquis, dont un sur la page de couverture. Texte repris dans la récente publication Balade au Grand Cap éditée à l'occasion de la Fête des Sentiers (8 mai 2005). Il y évoquait l'unique four à cade du Revest, actuellement connu. Nos pages se sont aussi enrichies d'un article de P. Revol (bulletin 18 de juin 1993) : Uno enguentiero a Sto Estagie ? (un four à cade à Ste-Anastasia ?).

UNO ENGUENTIERO

L'appellation « four à cade » est plus connue, plus facile aussi à retenir que le terme provençal **enguentiero** (une enguentière). Le dictionnaire Lou Pichot Tresor nous dit qu'un onguent se dit enguènt et que le verbe « enguenta » signifie « frotter avec un onguent, marquer les bestiaux avec de la poix ». Mais le mot enguentiero n'est pas dans le dictionnaire cité. Le docteur Porte

évoque l'enguentiero et l'enguentié (celui qui travaille au four à cade) dans son livre « Fours à cade » éd. Les Alpes de Lumière. Le latin employait déjà le mot unguentum pour désigner un parfum liquide, une huile parfumée. L'huile de cade dégage bien une odeur mais ce n'est pas un parfum comme on l'entend de nos jours ; odeur de goudron chaud... plutôt (voir ci-après l'article « goudron »)

HUILE DE CADE, POIX, GOUDRON, BRAI.

Quelles sont les différences ? Huile de cade et poix sont des goudrons obtenus par la distillation. Cette opération chimique consiste à séparer les principes volatils et les principes fixes d'une substance. Celle-ci est placée dans un vase (cornue) exposé à la chaleur.

LE GOUDRON

Ce mot évoque uniquement, pour la plupart des gens, le revêtement routier. On dit aussi bitume qui est aussi un goudron puisqu'il provient de la distillation du pétrole (d'autres méthodes sont aussi employées ; rappelons que le bitume se trouve aussi à l'état naturel). Goudron est l'appellation qui désigne toute substance liquide, huileuse, visqueuse, obtenue par distillation sèche d'un grand nombre de matières organiques. De couleur brune ou noire, elle dégage une odeur empyreumatique c'est-à-dire âcre,

désagréable, due à l'action violente du feu sur ces matières. La houille distillée donne du gaz d'éclairage et du goudron. Tout bois distillé produit un goudron végétal ; l'huile de cade et la poix sont des goudrons de bois, la première vient du genévrier cade, l'autre du pin.

En provençal, goudron se dit quitran ; le mot vient de l'arabe qoutran (ou qatran) ; on le trouve écrit en français dès le 13^{ème} siècle sous la forme catram, puis gotran en 1381, et goudran au 17^{ème} siècle.

LA POIX.

C'est la pego des Provençaux. Et la pegoulo, c'est la résine. D'où sont dérivés un certain nombre de mots comme pegouliero, la fabrique de poix, mais aussi l'embarcation portant les chaudières à brai (voir l'intéressant article qui traite de ce moyen de transport dans l'arsenal de Toulon). L'ouvrier de cette fabrique c'est le pegoulie ou pegouliero. Il existe aussi le mot pego qui désigne un cordonnier (son fil est enduit de poix). Prendre une pego c'est s'enivrer ; qui n'a pas entendu l'expression « être empégué » (verbe empega) de quelqu'un

qui manifeste son abus de libations. On ne saurait oublier, pour terminer cette énumération, une autre expression locale « ça pègue ».

Il existe diverses sortes de poix. De la résine (galipot) obtenue par gemmage des pins, comme cela se pratique dans les Landes, et dont on peut voir des vestiges dans notre région, on tire la poix par divers procédés industriels. La poix noire c'est ce goudron qui provient de la distillation de menus bois dans les pegoulières (les fours à poix).

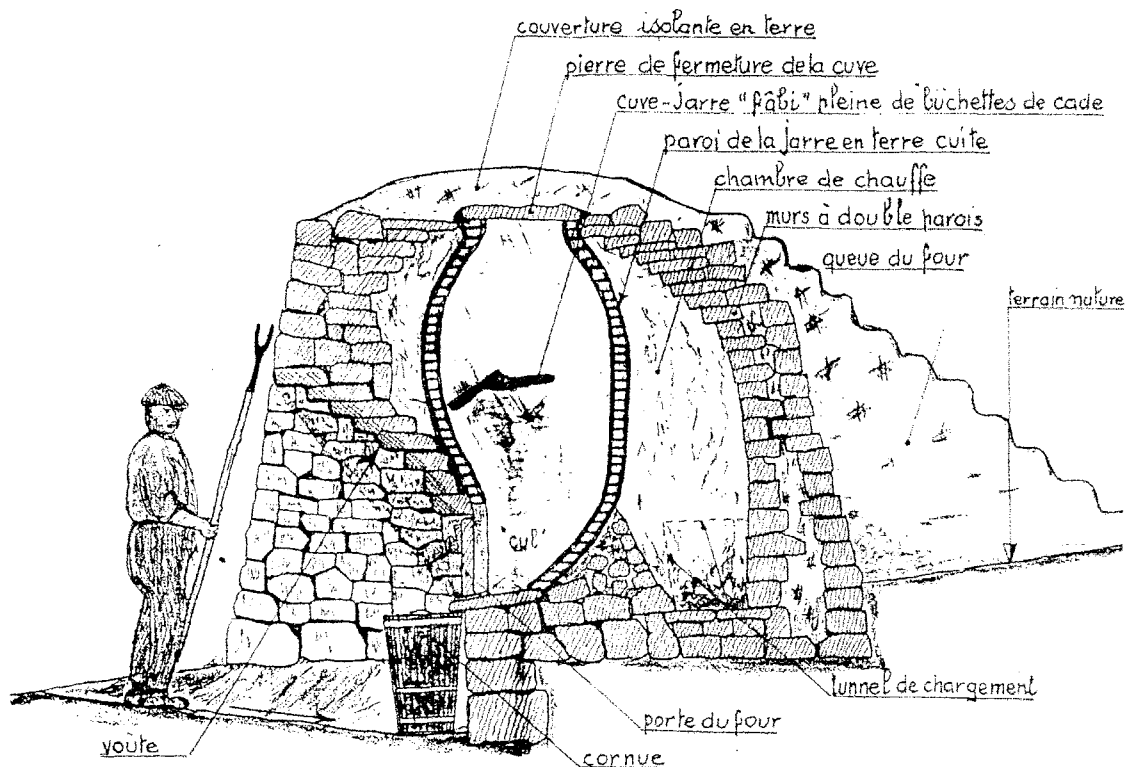
LE BRAI est un résidu pâteux provenant de la distillation de la résine, du goudron ou du pétrole. Les calfats utilisent le brai pour rendre imperméable l'étoupe du calfatage des coques en bois

Réf. Dictionnaires dont Lou Pichot Tresor

Les fours à cade (Dr Porte)

Prononciation : e provençal se dit é ; o final est presque muet.

Roland VERNET



LA SEVE DES ARBRES ET SON UTILISATION

Nom local	Nom latin et français	Feuilles	Fruits	Sève extraite par	On obtient	Utilisation
Cade (arbuste)	Juniperus Oxycedrus <i>Genévrier oxycedre</i>	Piquantes Deux fins sillons blanc	8 m/m de diamètre Marron à Rouge clair	Four à cade	L'huile de cade	Soins vétérinaires Médecine Cosmétique
Genévrier (arbuste)	Juniperus communis <i>Genévrier commun</i>	Piquantes Un sillon blanc	4 m/m de diamètre Bleu-noir Comestible	Non utilisée	/	/
Mourven (arbuste)	Juniperus Phœnix <i>Genévrier de Phénicie</i>	Non piquantes Bâtonnet en forme d'écailles	8 m/m de diamètre Marron foncé à rouge	Non utilisée	/	/
Pin (arbre)	Pin d'Alep	aiguilles	Pignes	Pégoulières Pigoulières	Poix	Calfatage des bateaux en bois
Pin (arbre)	Pin d'Alep	aiguilles	Pignes	Gemmages (pots de gemmage) + Chauffage + Distillation à la vapeur surchauffée	Poix Essence de térébenthine	Calfatage Chimie

LES PIGOULIERES DANS L'ARSENAL DE TOULON

Nous avons vu dans l'article précédent que, le bateau qui transportait, de quai en quai, les chaudières de brai pour alimenter les calfats avait pris le nom de « pigoulière », ceci dans les années 1950.

Ce mot de « pigoulière » a subsisté dans l'arsenal de Toulon et a été utilisé d'une manière courante jusque dans la décennie 1980-90.

En effet c'était un service de fourgonnette, utilisé par les militaires et les civils pour se déplacer de quai en quai. Elles portaient des bassins Vauban où se trouvaient les garages de ces vieux Citroën en tôle ondulée (dans les années 70), passait par l'îlot Castignean, le cinquième dépôt et les appontements Milhaud.

On voit donc que, de ce mot « pèguo » (pègue ou poix) on a fait « pégoulière ou pigoulière » qui était le moyen de production, ensuite est devenu un moyen de transport maritime, puis un moyen de transport terrestre. On comprend la difficulté qu'il y a parfois à retrouver l'origine des mots.

LE GOUDRON

Sur la commune du Revest, à Tourris, il existe un lieu appelé « le Goudron ».

Malgré de nombreuses interrogations des habitants du village, personne n'a pu apporter la raison de cette appellation.

On en est réduit à des hypothèses. Étant donné qu'il ne peut s'agir de produits pétroliers, ce goudron était-il issu de la sève des arbres; auquel cas il s'agirait de production de poix.

Mais voilà, il n'y a pas de vestiges, pas d'écrit et pas de mémoire populaire.

René VERNET

UN MÉTIER : CALFAT

Dans un article précédent, « à propos de four à cade », nous avons signalé que la poix produite dans la pégoulière était utilisée pour assurer l'étanchéité des voiles et des coques. Un article paru dans la revue L'Étrave (n° 89, décembre 1982) apporte des précisions sur le métier de calfat, cet ouvrier de l'arsenal qui utilisait la poix pour son travail sur les coques en bois. L'article s'intitule ADIEU CALFAT ! CALFAT ET NON CALFATEUR. Nous vous en communiquons l'essentiel.

– Le Calfat était un ouvrier qui garnissait d'étoupe, de poix, de goudron les fentes de la coque d'un vaisseau, pour le rendre parfaitement étanche.

Letuaire les a rendu immortels dans son tableau de 1840.



– Calfater convenablement une coque exigeait plus d'art encore que de patience. C'était en un mot des gens doués qui savaient faire chanter le maillet sur leurs fers forgés.

Un outillage spécial était approprié à ce travail.

Combien de fois ai-je vu les plaisanciers essayer de coincer entre les bordages un bout de « ficelle » à l'aide d'un tournevis ou d'un burin et tapant avec un marteau.

Mes cheveux se dressent.

Je vais si vous le voulez bien tout en continuant de lire, vous faire faire connaissance de l'outillage de ceux qui sentaient bon, le suif, le brai, l'étoupe.

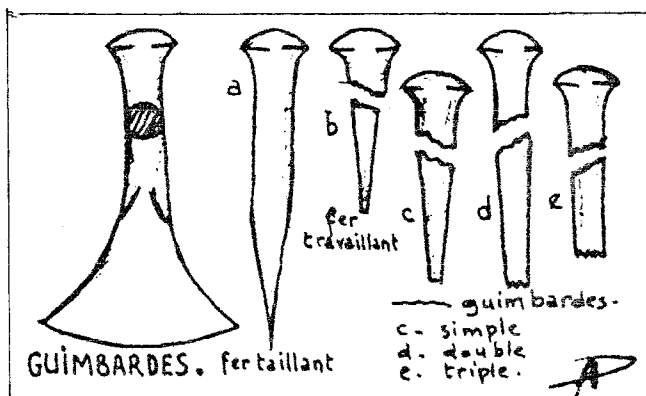
Tout d'abord comme tout calfat qui se respecte, une caisse qui servait de siège.

Oui un calfat travaille assis, quoiqu'il en déplût un jour à un tout jeune ingénieur de service. C'était après la libération.

A cette époque les calfats étaient bien une trentaine sinon plus.

Bien que la caisse fut son trône, l'outil principal était le maillet de bois en chêne-vert, virolé à ses deux extrémités. La « patarasse » avec ou sans manche, plus connue à l'heure actuelle sous le nom de fer taillant, sert à donner de l'entrée aux bordages lorsque les joints sont trop serrés. La « patarasse » avec manche était employée sur les bordages de coque ou bordés de pont de grosses épaisseurs !

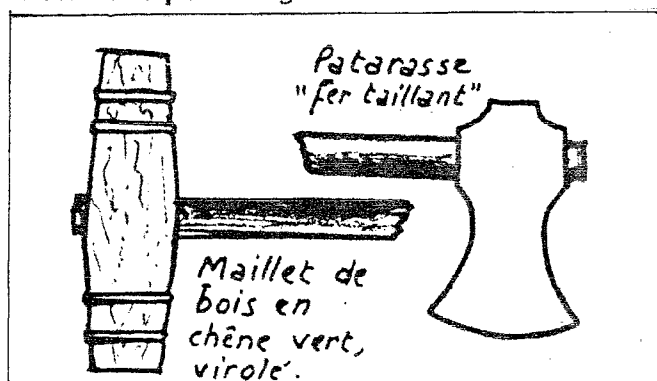
Le fer travaillant, sorte de « patarasse » en forme de hachette, sans manche celui-ci, dont le tranchant du fer est épais de 1m/m.

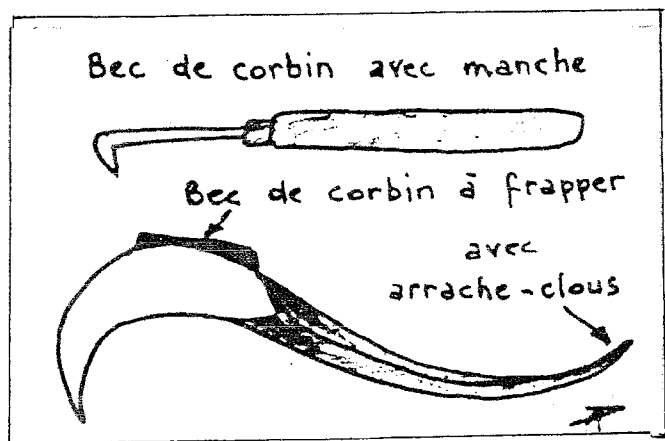


Vient ensuite les guimbardes, simples, doubles et triples, ayant la même forme que le fer travaillant mais plus épais selon qu'ils aient une, deux ou trois gorges. Ces fers servaient à tasser l'étoupe dans les joints.

Quelle technique pour tenir ces fers et les faire courir le long des coutures.

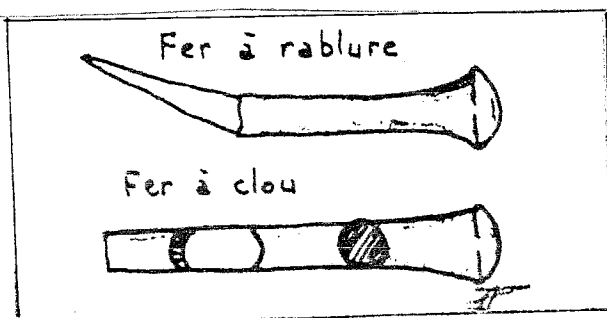
Le fer est posé sur l'index, le majeur et l'annulaire à l'intérieur de la main. Coincé vers le bas avec le pouce et l'auriculaire vers le haut lequel était garni d'un anneau d'étoupe afin de ne pas meurtrir le petit doigt.





Une sorte de crochet servant à arracher la vieille étoupe, le bec de corbin avec ou sans manche.

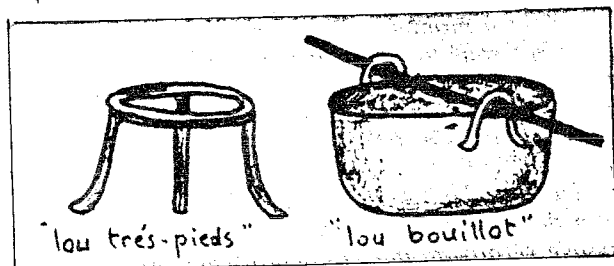
Dans la panoplie du calfat, il existait aussi des fers spéciaux, comme fers à clous qui servaient à rendre étanche les chevilles et les clous comme son nom l'indique. Les fers renvoyés pour accéder



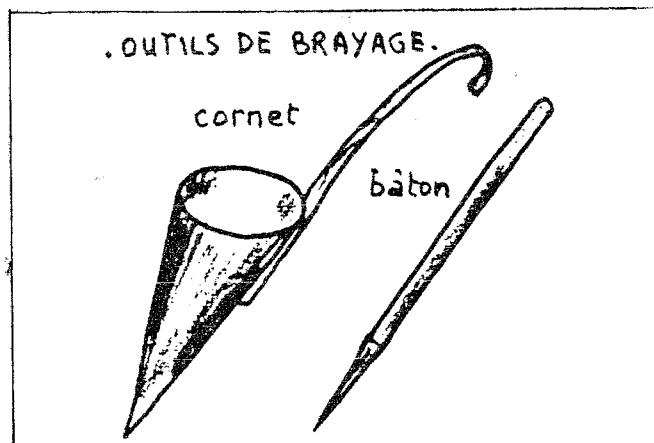
aux endroits difficiles comme les pieds de cloisons, les contours d'hiloires et les rablures de quille.

Couteau à reboucher et escoubillon de bruyère pour nettoyer les coutures complétaient en un mot la caisse.

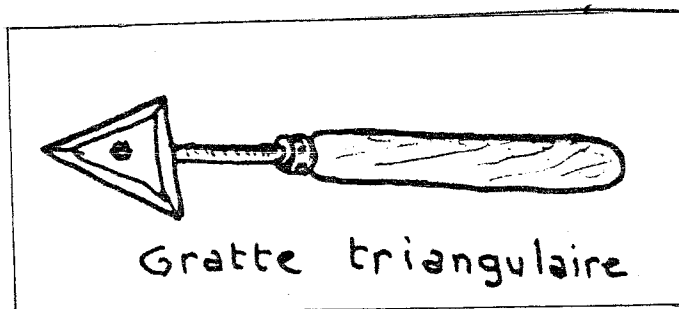
Bien qu'ils fussent éparpillés dans la nature, nos amis les calfats avaient un atelier, enfin si l'on peut dire. Il n'en reste plus que le platane, jeune pousse de 1953 plantée par un retraité « chique estrace » de son sobriquet. C'était la « Pégolière » endroit où ils chauffaient la « Pégé », le brai pour mieux vous faire comprendre. Un enfer tout noir par la fumée. Dans un coin un feu de bois, sur lequel le « bouillot de pégé » reposant sur « lou très-pieds » dans lequel étaient déversés le suif et



la résine, activait la cuisson. Le tout était surveillé par le maître calfat. Il ne fallait pas que « lou boui-monte », à l'inverse du « boui abaisso ». Ce n'est pas la même cuisine car garé à l'incendie. Finalement une épaisse fumée envahissait la pégolière. Le mets était prêt. Versé avec précautions « din lei fara » car les brûlures de pégé sont des plus douloureuses et dangereuses. Voici nos bons amis partis sur le pont pour brayer les coutures, à l'aide d'un



cornet empli à coups de louche. Celui-ci fermé en son bout le plus fin par un baton aussi bien effilé. A l'ouverture il fallait faire vite pour couler le brai chaud dans les joints. Le filet noir courrait et fumait un instant pour se saisir et durcir finalement.



La gratte triangulaire passée par-dessus, laissait des bandes noires régulières après avoir ôté le superflu.

Les jours de pluie les calfats ne chômaient pas. Chacun trônant de son mieux, le gros tablier de toile noué à la ceinture, les voici transformés en fileuses. Les fanes d'étoupe devenaient de fins cordons roulés en pelotes. Il y en avait en quantité.

Mais voici que tout a une fin lorsque l'on lève et que l'on ne remplace pas.

PÉGOULIÈRES OU FOURS À POIX

Gérard DELATTRE, chercheur infatigable, que le Centre Archéologique du Var compte parmi ses membres, a publié de nombreux articles sur le territoire de l'ouest varois dont il avait une parfaite connaissance. Son étude sur les fours à poix apporte un éclairage plus précis sur les pégoulières que nous avons évoquées dans nos bulletins précédents.

A l'Arsenal de Toulon, beaucoup se souviennent de la « Pigoulière ». C'était, jusqu'au début des années 50, un petit bâtiment avec lequel on pouvait traverser la rade, et se rendre ainsi par mer, en partant du Quai de l'Horloge, dans les établissements que la Marine Nationale a installés de l'autre côté, à Saint-Mandrier, avec escale possible aux ateliers du Mourillon. C'est maintenant la « Mélusine » qui fait cette traversée ; mais ce n'est plus comme autrefois.

Y en-a-t-il beaucoup qui savent pourquoi cette embarcation était ainsi appelée ? - Quelques-uns, peut-être. Mais les autres sont excusables de l'ignorer. Car c'est une vieille histoire.

D'abord, quelle est la signification ? Le mot n'est pas dans le dictionnaire. Cela vient du provençal « pègue » (pego, pour être précis) qui se dit poix en langue d'oïl. Une pigoulière est donc quelque chose qui a rapport à la poix (1).

Personne ne se sert plus de poix à l'Arsenal de nos jours. Peut-être le cordonnier. Et encore, ce n'est pas sûr. Mais il n'en était pas de même autrefois. C'était un produit utilisé au temps de la marine à voile. Cette matière servait à calfater les coques de navires. Pour un grand vaisseau, il en fallait quinze tonnes au premier armement, puis deux tonnes à chaque carénage.

Un autre de ses noms était le brai. Ça peut servir pour les mots croisés de la dernière page.

Les marins en enduisaient les toiles de voiles pour les rendre plus étanches au vent. Ils en imprégnaient les cordages pour mieux les tenir en mains. Pour ces derniers usages, les équipages préféraient une qualité supérieure qui provenait des pays du nord, de Scandinavie ou de Russie. On l'appelait poix de Bourgogne car elle était aussi fabriquée dans le Jura. On pouvait l'obtenir à partir de résine de gemmage.

La qualité courante était fabriquée en France. Elle était dite de Bayonne, car elle venait surtout de cette région.

Et c'était un petit bâtiment de servitude (il y en avait même plusieurs à Toulon) portant des chaudières à brai, qui partant du quai, en approvisionnait les calfats. Et aussi les maîtres d'équipage qui en constituaient des stocks pour pouvoir caréner au cours des longs voyages. Voilà pourquoi, ce petit bateau s'appelait « la pigoulière ».

Mais on ne fabriquait pas la poix uniquement à Bayonne. C'était aussi un produit de Provence. Et c'est là qu'est mon propos.

La poix est obtenue en chauffant de la résine. Donc tous les conifères peuvent en être à l'origine. Selon l'espèce de l'arbre, on obtenait une poix plus ou moins fine, plus ou moins claire. Les sapins du nord fournissaient une poix blanche (alors appelée galipot) appréciée pour les voiles et les cordages. Les pins de notre région, ne donnaient qu'une poix sombre (alors appelée barras) beaucoup plus grossière ; mais très demandée pour le calfatage.

Et les fours dans lesquels cette matière était élaborée se nommaient aussi des pigoulières (pigoulière dans la région toulonnaise, mais pégoulière dans la région marseillaise, ailleurs on disait aussi pégoière ou péguière : ce n'est qu'une nuance de prononciation locale). Pour dire toute la vérité, même les cabanons où cette matière était entreposée étaient désignés par ce nom.

Dans le cadre du CDAV (2), avec un petit groupe se limitant involontairement à l'Ouest toulonnais, sous le prétexte de recherches de structures pré-industrielles, j'ai participé à la prospection de ces fours à poix.

Il a d'abord fallu rechercher des indices. Ce n'était pas si évident. Une visite au Service Documentation de la Marine, Place d'Armes, nous a appris beaucoup de choses sur les différentes poix, leurs utilisations diverses, leurs provenances et leurs qualités respectives. Nous savons aussi maintenant qu'il y avait un four à poix fixe à l'Arsenal, probablement pour raffiner et mieux conditionner cette matière. Mais c'est tout.

Les explications que nous avons trouvées sur son processus de fabrication sont trop vagues. Et nous n'avons pas même découvert un schéma de four. Pourtant, au début du XIX^e siècle, époque de ces documents, c'était une pratique courante d'illustrer les textes par un croquis ! Les encyclopédistes du XVIII^e siècle l'ont bien fait dans leur publication ! Donc, première déception.

Deuxième indice, un peu plus précis, la carte de Cassini, le géographe qui a fait élever une pyramide en forme de caisson au sommet du Grand Cap sur la commune du Revest. C'est la première vraie carte d'Etat-Major, élaborée tout au long du XVIII^e siècle pour servir aux Armées du roi de France. Elle mentionne dans la « forest de conious » (région du Camp du Castellet : pauvre forêt, elle a subi bien des dommages) « zone de fabrication de la poix ». Voilà donc une indication intéressante !

Troisième indice : les cadastres. En effet, les gens du pays ont gardé le souvenir de ces établissements ins-

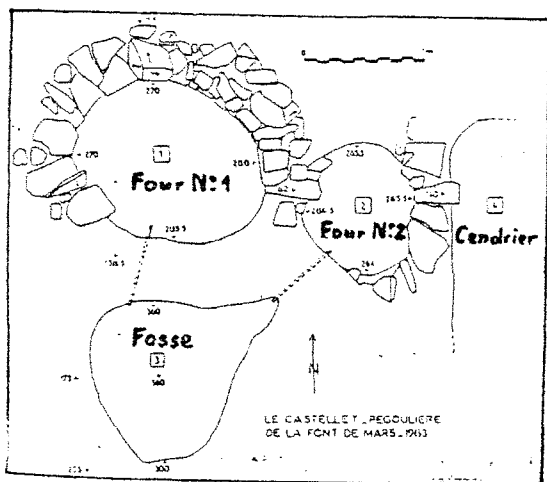
tallés dans la forêt. Il y a encore des chemins ou des lieux-dits dénommés « la pigoulière ».

Il y en a même un à Ollioules. Non loin de Marseille, à Bouc-Bel-Air, on trouve même « rue des Pégoulières » (3).

Avec ces indications, plutôt succinctes, vous en conviendrez, nous sommes allés prospecter sur le terrain.

Ça n'a pas été facile. Mais on a tout de même fini par en trouver des traces. Oh ! notre liste n'est pas encore très longue : une à Riboux ; trois sur le territoire de Signes ; une, commune du Castellet ; Et celle d'Ollioules, toute proche de nous. Donc, pour le moment : six pigoulières.

Nous avons fouillé celle du Castellet. Elle était importante. Avec deux fours en batterie qui fonctionnaient probablement en alternance. Ce sont deux structures ovoïdes contiguës, de près de deux mètres de haut, et plus d'un mètre de diamètre, bâties en pierres du pays, liées à la chaux. Les culs de four sont arrondis et lissés à la chaux, et comportent une rigole recueillant la poix guidée et la conduisant vers des tuyaux de fer qui traversent les murs et sont encore obturés par de la poix noire et dure, vieille d'un siècle. De l'autre côté des murs se trouve une fosse où l'on pouvait placer un seau, un baquet, ou une cornue de vendangeur, pour recueillir le produit de distillation. Ce qui nous fait penser que les deux fours fonctionnaient en alternance c'est que les deux tubes de sortie convergent vers la même fosse. Et tout à côté, nous avons dégagé un énorme cendrier d'où nous avons extrait plus d'un mètre cube de cendre noire. A proximité immédiate, il reste encore les ruines d'un cabanon pour entreposer la poix récoltée...



Il a fallu ensuite essayer de comprendre le principe de fonctionnement. Selon toute apparence, le four était rempli de bûches de pin jusqu'à la gueule. On y mettait le feu. Puis l'ouverture supérieure était fermée par une dalle pour une combustion lente. Sous l'effet de la chaleur, la résine exsudait du bois et tombait dans le cul du four, puis passant par le tuyau de fer, elle s'accumulait dans la cornue placée là pour la récolter. Etant donnée la température, le produit recueilli devait déjà, au moins en partie, être transformé en poix.

Pendant que l'un des deux fours fonctionnait, l'autre, placé tout à côté, devait être vidé des cendres accumulées par la fournée précédente. Puis on devait le remplir de bûches de pin pour la fournée suivante.

La poix était emmagasinée dans le cabanon dans des tonneaux...

Depuis quand agissait-on ainsi ? On sait que le procédé était connu des romains et même des grecs (la colophane, autre forme de poix, venait de la ville de Colophon en Asie Mineure). Les phéniciens devaient plutôt utiliser le bitume. Leurs voisins, les hébreux, en parlent dans la Bible au sujet de l'Arche de Noé, et des navires de Salomon. Mais ils connaissaient aussi un procédé d'extraction de la poix en cuve enterrée que l'on retrouve encore au Proche-Orient et en Afrique du Nord, peut-être par l'intermédiaire de leur colonie de Carthage. Chi lo sa ?

Mais il est probable que ce procédé ne s'est vraiment développé dans notre région qu'avec la nouvelle importance de Toulon comme port militaire. Donc aux alentours du XVI^e ou XVII^e siècle. Mettons vers 1600. (On a un témoignage de 1540 pour Cuges, Marseille ayant pris son essor avant Toulon, après le rattachement de la Provence en 1487).

Jusqu'à quand cela a-t-il duré ? Autant que les besoins. Donc, jusqu'aux règnes de Louis-Philippe et Napoléon III. Soit, à peu près, 1850. (1860 pour Cuges, la marine en bois ayant duré plus longtemps à Marseille). A partir de ce moment là, les navires à vapeur et à coque métallique ont remplacé complètement la vieille marine à voile en bois. On peut donc, sans trop d'erreur, établir une durée de deux siècles et demi.

Au début de notre siècle, en tout cas, le souvenir en était perdu.

Pas tout à fait, cependant, puisque je vous ai dit qu'il y a encore des endroits que les « cassaires » et les « bouscatiers » dénomment les « pigoulières ».

D'ailleurs, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, le procédé pour recueillir la résine avait complètement changé. Il n'y avait plus besoin d'abattre les pins pour en distiller le bois. C'est vivant que les « pigouliers » (le terme continuait d'être utilisé dans notre région, on disait aussi « résinier ») les mettaient à contribution. Ils faisaient de profondes entailles verticales sur les troncs et y accrochaient un pot de terre cuite pour recueillir la résine qui en suintait.

Dans notre région, ce procédé appelé « système Hugues » a duré de 1920 à 1944 à Cuges et 1956 au Castellet.

On rencontre encore, au détour des sentiers, de ces vieux pins « surlés » (terme tout à fait local ; on dit d'ailleurs « gemmés ») avec de longues cicatrices entre un et deux mètres de hauteur ; au moins ceux qui ont su échapper aux incendies.

On trouve aussi parfois, dans les collines, ces pots de terre. Ils sont semblables aux pots de fleurs. Un peu plus évasés, peut-être. Mais le fond n'en est pas troué. L'intérieur est vernissé, alors que l'extérieur est terne. Avec beaucoup de chance, vous pouvez même en trouver qui sont encore intacts. Mais le plus souvent ils sont brisés. Alors, faites comme moi ! Recollez les morceaux. Ce sont des témoins d'une époque maintenant révolue.

Gérard DELATTRE.

(1) De la même famille étymologique, je n'ai trouvé que pègre dans le dictionnaire. Et ça n'a rien à voir. Ah ! mais.

(2) C. D. A. V. Centre de Documentation Archéologique du Var. La section de Toulon est située au rond-point Bazeilles, dans l'ancienne Gendarmerie Maritime.

(3) A la limite de La Cadière et de Saint-Cyr, un quartier s'appelle « la Pégoulière ». Rien à voir avec une pigoulière. C'est un terrain argileux qu'il vaut mieux éviter après une forte pluie. Vous voyez bien que l'archéologie est une aventure.

(4) En l'occurrence, notre expert est le docteur Porte, un enfant du pays, ancien Médecin Général des Armées, qui connaît bien son terrain.

LES FOURS A CHAUX

Les fours à chaux bâtis en pierres très épaisses pouvaient avoir des formes différentes. Les plus répandus ressemblaient à de grosses cheminées cylindriques favorisant une répartition équilibrée de la chaleur produite par le combustible (du bois).

C'est une calcination en fosse qui évitait des frais de construction mais imposait une conduite très délicate du feu.

Les fours à chaux étaient souvent construits :

- sur les lieux d'extraction du matériau de base (le calcaire),
- près d'un lieu boisé pour le combustible,
- et accessibles par un moyen de transport (charrettes, tombereaux) pour la récupération de la chaux.

Ils étaient souvent réalisés à mi-pente facilitant le chargement en pierres à calciner par la plate forme supérieure et facilitant l'évacuation de la chaux par un chemin charretier en contre bas.

Les parois du foyer des fours étaient parfois protégées par des briques réfractaires.

Le chauxournier était chargé du bon fonctionnement du four à chaux. Il chargeait le four en pierres à calciner et en bois. Puis, il recouvrait de terre les pierres à calciner. Il allumait le feu dont la chaleur devait atteindre progressivement 950°. Cette température devait rester stable pendant une centaine d'heures. Les pierres laissaient échapper du gaz carbonique : alors le calcaire se transformait en chaux vive.

La chaux avait des usages multiples. Agent actif, elle était utilisée pour :

- la tannerie,
- la savonnerie,
- la papeterie,
- la composition de médicaments,
- des usages agricoles,
- le badigeonnage des murs,
- Le mélange sable/chaux était l'utilisation la plus répandue dans notre région. Le mortier obtenu a permis la construction de nos maisons.

Claude CHESNAUD

Le Var en 1805

Extrait du document « Statistique générale de la France, publiée par ordre de sa Majesté l'Empereur et Roi, sur les Mémoires adressés au Ministre de l'Intérieur, par MM. Les Préfets dont **M. Fauchet, Préfet du Var** »

Le verre blanc de Turis

page 13 et page 14: *« A l'entrée des vaux d'Ollioules, sur la route de Marseille à Toulon, on voit une masse de grès blanchâtre, principalement formée de grains de quartz fort petits ; elle occupe le flanc d'une montagne calcaire, et ne présente ni couches ni retraits : on y voit plusieurs niches qu'on croiroit percées par la main des hommes ; quelques-unes sont ouvertes à jour. Ces accidens ne surprennent plus, lorsqu'on sait que cette roche est fort tendre, et que le ciment qui la lie renferme beaucoup de grès ; on la brise facilement, elle fournit alors un excellent sable pour bâtir. Ce banc s'étend vers le couchant, et paroît par intervalles dans les ravins du territoire de la Cadière, jusqu'au bois de Conil. La même espèce se retrouve au pied des montagnes situées au nord d'Evenos, dans les bas-fonds de territoires de Broussan et de Turis, et à Saint-Zacharie sur le flanc de la Sainte-Baume ; le sable quartzeux qu'on en retire, lorsqu'il a été lavé, est propre à faire du verre blanc. »*

Le Laz

page 36 : *« Le Laz : sa source est dans les montagnes du Revest ; son embouchure, dans la rade de Toulon. Sa direction est du nord au sud sur une longueur de 13,869 mètres. Ses plus hautes eaux sont de 42 mètres cubes ; celles ordinaire d'hiver de 3 mètres, et les basses de 1 mètre. Ce cours d'eau met en mouvement les forges, les clouteries, les martinets de l'arsenal maritime de Toulon, et arrose en outre 10,000 ares de terres. »*

Le Revest

Page 112 : *« Le Revest : village à 6 kilomètres de Toulon, dans les montagnes calcaires et nues, au nord de cette ville. Population, 562 individus. Il profite peu de la belle source qui naît dans son territoire, parce qu'elle coule dans une vallée très resserrée. Il y a une mine à houille près du village. Le blé, l'huile et le vin sont ses principales productions. »*

Imprimé chez Testu, imprimeur de sa Majesté en MDCCC V (1805)

NOS ESSAIS

Un petit dernier vient de naître à l'occasion de la Fête des Sentiers : Balade au Grand Cap. Il rejoint « Le Revest-les-Eaux et son siècle des Lumières » et « Louis Camolli, agent secret ». Découvrez-les si ce n'est fait ; faites-les connaître à vos amis. Vous les trouverez à l'Office de Tourisme du Revest-les-Eaux.

Les associations
Les amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène
et Loisirs et Culture
soutenues par l'UFR de Lettres et Sciences Humaines de
l'Université du Sud Toulon et Var

Le Revest Les Eaux et son siècle des Lumières (1930 - 2002)



Charles Aude et Germaine Chabaneix en 1987



L'Office du Tourisme du Revest Les Eaux
Les Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène Loisirs et Culture
pour la fête des sentiers du 8 mai 2005
vous invitent à une

Balade au Grand Cap



Les Amis du Vieux Revest - Val d'Ardène Loisirs et Culture

Louis Camolli

Agent secret



et
Chef des FFI revestois

Histoire de la Résistance à Toulon - Le Revest
durant la seconde guerre mondiale



... et bientôt

Les Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène
L'Amicale laïque Loisirs et Culture

Le Revest les Eaux et son école laïque depuis 1905

